Histoire des trois bossus de Besançon

[France]

[18--?]

Reel: 85 Title: 2

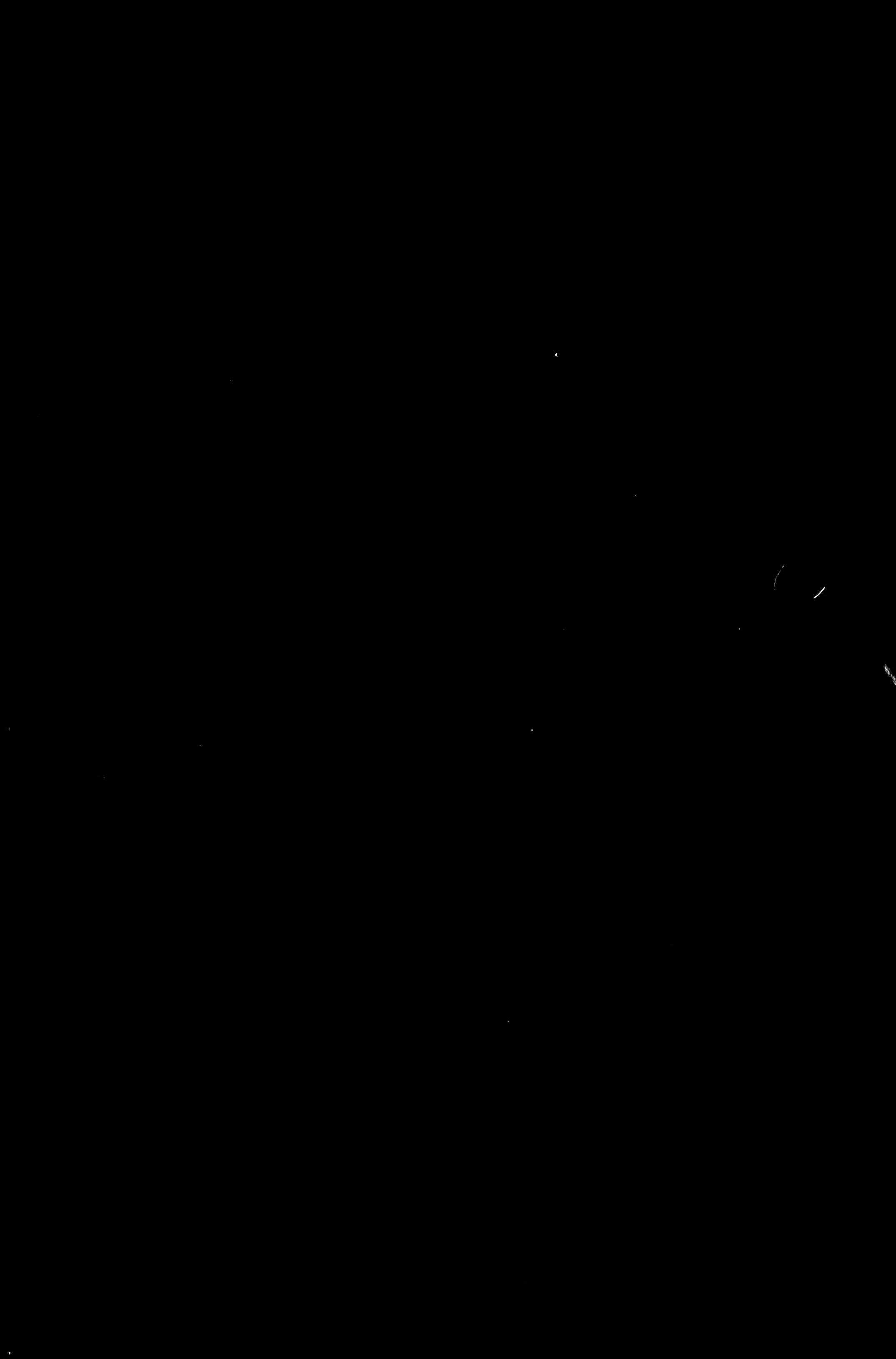
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI85.02

Control Number: AES-1809
OCLC Number : 31395071
Call Number : W PN970.F7 HISB3x
Title : Histoire des trois bossus de Besançon.
Imprint : [France : s.n., 18--?]
Format : 22 p. ; 17 cm.
Note : Cover title.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/22/94
Camera Operator: AR



HISTOIRE

DES

TROIS BOSSUS

DE BESANÇON.



HISTOIRE DES TROIS BOSSUS DE BESANÇON.

SOUS le règne de Charles V, il y avait à Besançon en Franche-Comté, un vieillard nommé Mathurin, qui avait beaucoup de peine à gagner sa vie à faire des arcs d'acier, des épées, des sabres et des lames de couteaux. De treize enfants qu'il avait eus d'une seule femme, il en était mort dix en une année; mais les trois qui lui restaient, étaient d'une figure si singulière, qu'on ne pouvait les regarder sans rire; ils étaient bossus par-devant et par-derrière, borgnes de l'œil gauche, boiteux du pied droit, et se ressemblaient si parfaitement de visage, de taille et d'habits, ce qu'ils affectaient ordinairement; que leurs père et mère s'y méprenaient quelquefois.

Des trois fils de Mathurin l'aîné se nommait Pierre, le second Jean, et le troisième Jérôme, et ces trois petits Bossus ne travaillaient presque jamais

dans leur boutique qu'ils ne servissent de risée à tous les jeunes enfants qui allaient et venaient par la ville.

Un jour que le fils d'un riche marchand, nommé Mourad, revenait de la promenade avec quelques jeunes gens de son âge, comme il se sentait plus fort que de coutume, il s'appuya sur le bord de la boutique des trois Bossus et les insulta si vivement, que Jérôme qui travaillait en ce moment à une lame de couteau, perdit toute patience; il courut après ces jeunes enfants, et choisissant parmi eux son ennemi principal, il lui en porta un coup dans le ventre; et se voyant poursuivi par la populasse, il se sauva dans sa boutique, qu'il ferma promptement sur lui.

Comme Mourad était dangereusement blessé, on s'empara de toutes les avenues de la maison du vieux Mathurin, en attendant que le grand-prévôt, que l'on était allé chercher, arrivât. Il y accourut avec ses archers, et ayant fait enfoncer les portes qu'on refusait d'ouvrir, il entra dans la boutique, et demanda à ceux qui avaient été témoins de l'action qui venait de se commettre, lequel des trois Bossus était l'assassin. Aucun d'eux ne put discerner si c'était l'un plutôt que l'autre; ils étaient en tout si semblables, qu'ils s'y trompérent. Le prévôt interrogea Pierre; il l'assura que ce n'était pas lui qui avait blessé ce jeune homme, mais qu'il ne pouvait pas dire si c'était Jean ou Jérôme; Jean soutint la même chose, et Jérôme se voyant hors de danger, eut la hardiesse de nier aussi qu'il eût aucune part dans cette action.

Le prévôt se trouva alors très-embarrassé; il n'y avait qu'un coupable, il en paraissait trois; et aucun ne s'avouait pour l'auteur du crime: il crut qu'il ne pouvait mieux faire que d'informer le Roi d'une affaire aussi singulière. Il fit conduire les trois Bossus devant son trône, et le Prince les ayant

interrogés lui même sans en pouvoir tirer la vérité, il ordonna, pour tâcher de la découvrir, qu'on leur donnât à chacun cent coups de bâton. On commença par Jean, et ensuite par Pierre; mais chacun d'eux ignorant si c'était Jérôme qui était criminel, tant il y avait entr'eux de vraisemblance, ils souffrirent la bastonnade, sans que le Roi en fût plus savant. Jérôme n'en fut pas quitte à meilleur marché; comme il était juge en sa propre cause, il ne crut pas à propos de convenir du fait, il protesta de son innocence, et le Roi n'ayant pu connaître l'auteur véritable du crime, et ne voulant pas punir de mort deux innocents pour un coupable, se contenta de les bannir tous trois de Besançon à perpétuité.

Pierre, Jean et Jérôme furent obligés d'exécuter promptement cette sentence. Ils sortirent de la ville et après avoir délibéré entr'eux quel parti ils prendraient, Pierre et Jean opinèrent qu'ils ne devaient point se quitter; mais Jérôme leur ayant représenté qu'en quelque endroit qu'ils allassent, tant qu'ils seraient ensemble, ils tomberaient toujours dans le même inconvénient en servant de risée au public, et que s'ils étaient séparés, on ferait beaucoup moins d'attention à chacun, cette raison prévalut sur le sentiment des deux autres : ils se quittèrent, et prenant tous trois une route différente, Jérôme après avoir parcouru plusieurs villes de France, arriva enfin à Paris.

Ce petit Bossu ayant su qu'il y avait dans cette ville un coutelier assez en réputation, se présenta à lui pour avoir de l'ouvrage, il lui dit qu'il était de Besançon; et qu'il avait un secret tout particulier pour tremper l'acier. Le coutelier voulut essayer si Jérôme était aussi habile qu'il se vantait de l'être, il le reçut dans sa boutique, et ayant effectivement connu que non-seulement l'acier qu'il employait

était une fois plus dur et plus tranchant que celui dont on se servait ordinairement à Paris, mais encore que son ouvrage était beaucoup plus délicat et plus fini, il le retint à son service, et lui fit toutes sortes de bons traitements pour se le conserver.

Depuis ce temps sa boutique se trouva une fois plus remplie de marchands. Le petit Bossu ne pouvait suffire au travail : le coutelier vendait tout ce qu'il voulait ses arcs et ses sabres; et s'il n'avait point été un ivrogne et un dissipateur, il aurait fait une fortune très considérable.

Il n'y avait guère que deux ans que Jérôme était à Paris, lorsque son maître tomba très-dangereusement malade d'une grande débauche qu'il avait faite; son corps était si usé par le vin, l'eau-de-vie et les femmes, que tous les soins de la sienne et ceux de Jérôme ne purent lui sauver la vie; il mourut entre leurs bras.

Quoique Marceline, femme du coutelier, fût fort laide, il y avait cependant long-temps que Jérôme en était amoureux, et la mort du maître étant une occasion favorable à déclarer à sa veuve la passion qu'il ressentait pour elle, il ne balança pas à lui faire connaître ses sentiments. Elle n'en fut pas trop effrayée, outre que depuis qu'il demeurait avec elle, elle s'était accoutumée à sa bizare figure, elle considérait encore que si Jérôme l'abandonnait, sa boutique cesserait d'avoir la même réputation, et que le peu de gain qu'elle avait fait avec son mari serait bientôt dissipé. Ces raisons la déterminèrent en femme de bon sens à promettre à Jérôme de l'épouser, sitôt qu'elle le pourrait faire avec bienséance. Elle le fit en effet quelques mois après; et Jérôme non content de son négoce de coutellerie, dans lequel il fit en peu de temps des gains considérables, se mit encore à faire commerce d'eau-de-vie, dont il avait un très-grand débit.

Les relations que ce petit Bossu avait dans plusieurs villes d'Angleterre, parvinrent jusqu'aux oreilles de ses deux frères, qui après avoir vécu pendant près de cinq ans dans une extrême misère, s'étaient enfin rencontrés à Londres; ils y apprirent avec jöie l'établissement de Jérôme, et ne doutant point qu'il ne les aidât dans leur pauvreté, ils prirent la résolution d'aller ensemble à Paris: ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils l'envoyèrent chercher par une pauvre femme qui les avait retirés chez elle par charité.

Jérôme fut dans la dernière surprise à la vue de ses frères: ne vous souvient-il plus, leur dit-il, en entrant dans une colère extrême, de ce qui nous est arrivé à Besançon! voulez-vous encore me faire servir de risée à toute cette ville? Je vous jure par ma tête que je vous ferai l'un et l'autre expirer sous le bâton, si vous êtes assez hardis pour approcher de ma maison, et si vous ne sortez sans délai de Paris.

Pierre et son frère furent étonnés d'une réception à laquelle ils s'attendaient si peu; ils eurent beau représenter leur misère à Jérôme et user de soumission envers lui, il ne se laissa point attendrir; et tout ce qu'ils en purent obtenir, fut dix ou douze pièces d'or, pour les aider à aller chercher retraite dans quelqu'autre ville.

Jérôme étant retourné chez lui, sa femme s'aperçut de quelque altération sur son visage; elle lui en demanda la cause avec douceur: elle apprit qu'elle procédait de l'arrivée de ses deux frères, et que craignant à Paris les mêmes railleries qu'il avait essuyées à Besançon, il leur avait interdit sa maison, et les avait obligés de sortir de la ville.

Sa femme eut beau lui représenter la dureté de son procédé la colère de son mari redoubla à ses remontrances. Je vois bien, lui dit-il, que vous seriez d'humeur à les recevoir ici pendant le voyage que

e dois faire à Rouen, mais je veux que vous sachiez, si cela vous arrivait, qu'il irait de votre vie ; je ne vous en dis pas davantage ; craignez seulement de me désobéir.

La femme de Jérôme connaissait trop l'humeur violente de son mari pour le contredire ; elle avait assez souvent éprouvé combien sa main était pesante. Elle lui promit qu'elle exécuterait très ponctuellement ses ordres ; mais ses promesses ne rendirent pas Jérôme plus tranquille ; il passa presque toute la nuit sans dormir, et étant retourné le lendemain à la pointe du jour chez la femme où avaient logé ses frères, il y apprit avec beaucoup de joie qu'ils venaient de sortir de Paris, dans le dessein de n'y revenir jamais.

Pierre et Jean étaient effectivement partis dans la résolution d'aller chercher fortune ailleurs, mais le dernier étant tombé malade à deux journées de Paris, et se trouvant obligés d'y séjourner près de trois semaines, leur argent fut promptement dépensé : ils se virent dans leur première misère, et ne sachant où donner de la tête, quelque sévère défense que leur eût fait Jérôme, Ils prirent le parti de retourner à Paris, revinrent trouver leur hôtesse, et la prièrent d'aller encore chez leur frère pour tâcher de l'engager à les recevoir chez lui, ou tout au moins pour en obtenir quelque argent, qui pût fournir aux frais de leur voyage.

Cette femme ne put refuser de leur rendre ce service ; elle alla chez Jérôme, et ayant appris à sa boutique qu'il était parti il y avait déja douze jours, pour aller à Rouen retirer plusieurs balles de marchandises, elle retourna promptement annoncer cette nouvelle à ses hôtes, que la nécessité pressait si fort, qu'ils ne balancèrent pas un moment à aller eux-mêmes implorer le secours de la femme de leurs frères.

Leur belle-sœur ne put les méconnaître ; ils étaient

en tout si semblables à Jérôme ; qu'il n'y avait personne qui séparément n'eût pris chacun d'eux pour lui ; mais quelques défenses qu'il lui eût faites de leur donner entrée chez elle, elle fut touchée de leur misère et de leurs larmes : elle les reçut et leur fit apporter à manger. Il était déja nuit, à peine Pierre et Jean avaient-ils rassasié leur première faim, que l'on heurta assez fort à la porte de la rue ; la voix de Jérôme qui se fit entendre, et qui ne devait revenir que de trois jours, fut un coup de foudre pour sa femme et ses deux frères ; ils étaient plus pâles que la mort, et la femme qui ne savait où les mettre pour les soustraire à la colère de son mari, s'avisa de les cacher dans un petit caveau, derrière cinq ou six pièces d'eau-de-vie.

Jérôme s'impatienta à la porte ; il redoubla ses coups ; on lui ouvrit à la fin, et soupçonnant sa femme d'avoir chez elle quelque galant caché, il pris un bâton et l'en frappa rudement ; ensuite sa jalousie le portant à visiter toute la maison, il chercha avec un soin extrême, sans songer à regarder derrière les tonnes d'eau-de-vie, quoiqu'il fût entré dans le caveau. Enfin ce malin Bossu n'ayant rien découvert s'apaisa un peu, il ferma toutes les portes, dont il prit les clefs, suivant la coutume, s'alla mettre au lit avec sa femme, et le lendemain ne sortit de sa maison que vers la prière du soir, disant à sa femme qu'il souperait chez un de ses amis. Il ne fut pas plutôt déhors, que sa femme courut promptement au caveau : elle fut dans la dernière surprise d'y trouver Pierre et Jean sans aucun sentiment ; son embarras augmenta de ne savoir ce qu'elle ferait de ces deux corps, mais prenant son parti sur-le-champs, elle ferma sa boutique, courut chercher un porte-faix qui passait pour un jeune homme fort niais, et lui ayant conté qu'un petit Bossu qui était venu marchander chez elle quelques couteaux, y était

mort subitement ; elle appréhendait qu'on ne l'inquiétât à ce sujet : elle lui promit quatre pièces d'or, s'il voulait le venir prendre dans un sac, et l'aller ensuite jeter dans la Seine. Le porte-faix accepta ses offres, et cette femme l'ayant conduit chez elle, lui donna pour arrhes deux écus d'or, le fit boire jusqu'à la nuit, lui fit enfermer seulement l'un des Bossus dans son sac, le lui mit sur la tête, et lui promit de lui donner les deux autres écus d'or quand elle serait sûre qu'il aurait fait sa commission.

Le porte-faix avec le Bossu sur les épaules s'étant rendu sur le pont-neuf, ouvrit son sac, jeta sa charge dans la Seine, et retournant aussitôt chez cette femme : C'en est fait, lui dit-il en riant, votre homme sert déja de patûre aux poissons, donnez-moi les deux écus d'or que vous m'avez promis. Marceline entra alors dans son arrière boutique, sous prétexte d'aller chercher de l'argent, mais sortant promptement avec un grand cri, elle feignit d'être évanouie ; le porte-faix étonné la prit entre ses bras : il s'informa du sujet de sa frayeur après l'avoir fait revenir de son évanouissement : Ah lui dit cette rusée, en jouant parfaitement son rôle, entrez dans cette salle, vous allez en connaître la cause. Le porte-faix étant entré, resta immobile, lorsqu'à la faible lueur d'une lampe, il apperçut le même corps qu'il croyait avoir porté dans la Seine. Plus il l'examina, plus sa surprise redoubla. J'ai jeté très-sûrement ce malheureux Bossu de dessus le pont, lui dit-il, comment se retrouve-t-il encore ici ? cela ne se peut faire sans magie : n'importe, continua-t-il, essayons s'il en reviendra encore : alors ayant mis le second Bossu dans le même sac, il le porta sur le pont, et ayant choisi le lieu le plus profond de la Seine, il ouvrit son sac, et jeta dedans le pauvre Jean. Il revenait alors plein de joie vers Marceline, ne doutant point que le Bossu ne fut allé à fond, lorsqu'en tournant le coin d'une rue, il vit.

venir à lui un homme qui tenait à la main une espèce de lanterne : il pensa mourir de frayeur à la vue de Jérôme, qui, un peu pris de vin, retournait chez lui : il le suivit pourtant quelque temps, et voyant qu'il prenait le chemin de la maison où il avait déja été prendre les deux Bossus, il le saisit brusquement au collet : Ah ! ah ! compère, lui dit-il, vous croyez donc me jouer ainsi toute la nuit : voilà déja deux fois que vous vous moquez de moi, mais il y aura bien du malheur si vous m'échappez à la troisième ; alors, comme il était vigoureux, il lui jeta son sac sur la tête, et l'y ayant fait entrer malgré lui, il en lia l'ouverture avec une grosse corde, et courant droit au pont, il y jeta le Bossu et le sac ; il fut un temps assez considérable à se promener aux environs de cet endroit, pour voir si le Bossu ne reviendrait pas encore le frustrer de sa récompense, mais n'entendant aucun bruit, il retourna chez la coutelière, pour lui demander les deux autres écus d'or qu'elle lui avait promis. Ne craignez plus qu'il en revienne, lui dit-il en entrant ; le drôle voulait encore rire à mes dépens, et feignait apparemment d'être mort, pour me faire promener ainsi jusqu'au jour ; mais je l'ai si bien accommodé cette fois, que vous ne devez plus appréhender qu'il retourne jamais à votre maison.

Marceline, surprise de ce discours, en demanda l'explication au porte-faix. J'avais, répliqua-t-il, jeté pour la seconde fois ce malin Bossu dans la Seine, lorsqu'en revenant chercher mon salaire, je l'ai rencontré encore à cinq ou six rues d'ici avec une lanterne à la main, et qui chantait en contrefaisant l'ivrogne : je suis entré dans une si grande colère, que me jetant aussitôt sur lui, je l'ai, malgré sa résistance, fait entrer dans mon sac, que j'ai lié avec une corde, et je l'ai ensuite précipité ainsi dans la Seine, d'où je ne crois pas

qu'il puisse jamais revenir, à moins que ce ne soit l'antechrist en propre personne.

La femme de Jérôme fut dans une surprise sans pareille à cette nouvelle : Ah ! malheureux, lui dit-elle, qu'avez-vous fait ! vous venez pour le coup de noyer mon mari et vous prétendez encore que je vous récompense de cet homicide ? non, non, je veux venger sa mort, et je vais de ce pas m'en plaindre au prévôt.

Le porteur fut peu surpris de ces menaces ; il crut que Marcelline ne les faisait que pour s'exempter de lui payer ce qu'elle lui avait promis. Trève de raillerie, lui dit-il, donnez moi les deux écus d'or que j'ai si légitimement gagnés ; il y a assez longtemps que je vous sers de jouet, il est heure que je me retire. La coutelière lui ayant refusé le payement : Je jure par ma tête, reprit il avec une extrême colère, que si je n'ai sur-le-champ deux écus d'or, je vous enverrait bientôt tenir compagnie au Bossu : Ah ! ah ! continua-t-il, j'en suis d'avis, que l'on me conteste encore mon payement ; oh ! je ne suis pas si sot que je le parais : je serai payé tout-à-l'heure, ou nous verrons beau jeu. Plus le porteur insistait, et plus Marcelline faisait retentir le quartier de ses cris. Il fut las de tant de résistance, et l'ayant saisie par les cheveux, il la traînait dans la rue et l'allait jeter dans la Seine, lorsque quelques voisins accoururent à son secours.

Le porteur eut peur : il se sauva fort mécontent d'avoir été, à ce qu'il croyait, trompé par cette femme, et prenait le chemin du pont pour retourner chez lui, lorsqu'il fut rencontré par trois hommes qui portaient chacun un fardeau sur leurs épaules, à ce que l'on pouvait discerner dans l'obscurité. Celui qui marchait le premier l'arrêta par le bras : Où vas-tu à l'heure qu'il est, lui dit-il ? De quoi te mêles-tu, répondit le porte-faix de mauvaise humeur ? Je vais où il me plaît. Tu te trompe fort, répli-

qua cet homme, tu iras où il me plaira ; prends ce paquet que j'ai sur ma tête, et marche devant moi.

Le porteur surpris de ce discours, voulut résister ; mais cet homme ayant fait briller à ses yeux un sabre large de quatre doigts, et le menaçant de lui couper la tête, s'il résistait à lui obéir, il fut contraint de se charger du paquet et de marcher de compagnie avec les deux autres, dont l'un paraissait un valet, et l'autre un pêcheur. Ils n'eurent pas fait le chemin de dix rues, qu'ils arrivèrent à une petite porte qui leur fut ouverte dans le moment par une vieille femme ; ils passèrent par une espèce d'allée fort obscure, et arrivèrent dans un salon magnifique : mais quel fut l'étonnement du porteur, à la lueur de plus de quarante bougies, dont il était éclairé, de voir les Bossus qu'il venait de jeter dans la Seine, dont deux étaient sur les épaules du valet et du pêcheur, et le troizième qu'il avait apporté sur sa tête ; il fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il commença à trembler par tout son corps. Il se persuada plus qu'il n'avait fait encore, qu'un évenement aussi extraordinaire ne pouvait se faire sans magie ; mais se remettant un peu de sa surprise : Au diable le malin Bossu, s'écria-t-il d'un ton de voix fort plaisant, je crois que je passerai toute la nuit à le jeter dans la rivière sans venir à bout de m'en débarrasser ; le coquin a eu la malice d'en revenir déjà deux fois pour m'empêcher de gagner les écus d'or que la coutelière m'a promis, et je le retrouve encore ici en compagnie de deux autres qui ne valent guère mieux que lui ; mais ; Seigneur, continua-t-il, en s'adressant à celui qui paraissait le maître de la maison où il était, prêtez-moi, je vous prie, votre sabre pour un moment, je ne veux seulement que leur couper à chacun la tête, et les aller ensuite jeter tous trois dans la Seine, pour voir s'ils en reviendront encore : je joue aujourd'hui d'un si grand

malheur, que je suis sûr que le diable les rapporterait chez la coutelière ou chez moi.

Le porteur ayant alors cessé de parler, le Roi (car c'était lui-même, qui suivant l'exemple de son aïeul, se promenait assez souvent de nuit dans Paris, pour voir ce qui se passait, et juger par lui-même si l'on était content de son gouvernement;) le Roi, dis-je déguisé en marchand, fut dans la dernière surprise d'entendre ces paroles du porteur : il était sorti cette nuit avec son premier ministre, et ayant fait la rencontre d'un pêcheur, il lui avait demandé où il allait. Je vais, répondit cet homme retirer mes filets, qui sont depuis hier matin dans la Seine. Et que feras-tu de la pêche, répliqua le Roi ? Demain, lui dit-il, je la vendrai au marché de Paris, pour aider à vivre une femme et trois enfans que j'ai. Veux-tu traiter avec moi de ce qui peut être dans tes filets, et des deux premières fois que tu les rejetteras à l'eau, repartit le Roi ? Très-volontiers, répondit le pêcheur. Et bien, lui dit le Roi, voilà dix pièces d'or pour le premier coup, je t'en donnerai autant pour chacun des deux autres, es-tu content ? Le pêcheur fut étonné d'une pareille générosité; il ne savait si c'était un songe : mais serrant les pièces dans sa poche : Seigneur, repliqua-t-il avec transport, si j'en recevais autant toutes les fois que je retire mes filets de l'eau, je serais bientôt plus riche et plus puissant que le souverain Roi de France.

Le Roi sourit de cette comparaison : il marcha jusqu'au bord de la Seine, entra dans le bateau du pêcheur, et avec son ministre l'ayant aidé à retirer trois fois ses filets, il fut bien étonné, au-lieu de poissons, d'y trouver les deux petits Bossus de Besançon, et un sac dans lequel était le troisième,

Une aventure aussi surprenante lui donna de l'admiration : puisque cette pêche m'appartient, dit-il

au pêcheur ; qui était aussi surpris que lui, je prétends l'emporter chez moi : mais il faut que tu nous prêtes la main. Cet homme avait reçu de trop grandes marques de la libéralité du Roi, pour faire difficulté de lui obéir. Le ministre et lui prirent l'un Pierre et l'autre Jean par les pieds, et les jetèrent sur leurs épaules ; et le Roi lui-même s'étant chargé du sac où était Jérôme, ils reprénaient le chemin du palais, lorsqu'ils rencontrèrent le porteur, qui depuis quelques moments venait de jeter les trois Bossus dans la Seine.

Comme le Roi était tout mouillé de l'eau qui sortait du sac, il arrêta le porteur, et l'ayant contraint de prendre sa charge, il l'avait conduit jusqu'à une maison qui communiquait à son Palais. Ce fut là où le porte-faix, par le discours qu'il tint au sujet des trois Bossus, excita la curiosité du Roi, il lui ordonna de s'expliquer sur une aventure aussi bizare.

Seigneur dit alors le porteur, l'explication que vous me demandez n'est pas si facile qu'on le croirait bien ; plus j'y pense, et moins j'y découvre la vérité de cette aventure ; à tout hasard je vais vous raconter la chose comme je crois qu'elle m'est arrivée.

Connaissez-vous, Seigneur, dit alors le porteur ; la femme d'un coutelier qui demeure au bout de la rue des joailliers ? Non, répliqua le Roi. Vous ne perdez pas grand chose, reprit le porteur : c'est la plus maligne bête qui soit dans tout Paris : tenez, je voudrais pour les deux écus d'or que je possède qu'il me fût permis de lui appliquer cinq ou six gourmades sur le visage, pour la peine que cette sorcière m'a donné cette nuit, quoique je sois bien pauvre, je m'en irais coucher content ; cette coutelière donc..... mais vraiment, puisque vous ne la connaissez pas, je veux vous en faire le portrait ; imaginez-vous, Seigneur, voir une grande femme

sèche, dont le teint est aussi noir qu'une langue de bœuf enfumée; elle a le front petit et les yeux si enfoncés dans la tête, qu'il faudrait une lunette d'approche pour les apercevoir : son nez a une si grande amitié pour son menton, qu'ils se baisent toujours; et sa bouche, qui exhale une odeur de souffre, est si grande, qu'elle ne ressemble pas mal à celle d'un four; tout cela ne compose-t-il pas une fort jolie personne? Assurément, lui dit le Roi, qui, quoiqu'impatient de savoir l'histoire des trois Bossus, mourait de rire de la description naïve du porte-faix. Tu es un si excellent peintre, que je m'imagine voir cette coutelière, et que je gagerais la reconnaître entre mille; mais poursuis ton discours. Et bien donc, reprit le porteur, puisque vous la connaissez à présent comme si vous l'aviez déjà vue, imaginez-vous encore voir cette aimable femme couverte d'un grand voile qui cachait toujours ses perfections, me venir choisir sur la brune au bout du pont entre cinq ou six de mes camarades et me promettre à l'oreille quatre écus d'or si je veux la suivre. L'appas du gain me touche; je vole vers son logis, j'y entre avec elle, elle quitte son voile : à son aspect la frayeur me saisit; elle s'en aperçoit sans doute, et pour me rassurer commence par me présenter un grand flacon de vin. Je vous avoue, Seigneur, qu'il était excellent, et sans m'informer de quel pays il était, je vidai le flacon : je ne le buvais pourtant qu'en tremblant, je craignais qu'elle ne voulût m'enivrer pour me débaucher ensuite et me faire passer la nuit avec elle, et ce n'était pas sans fondement que je me l'imaginais, elle me fesait assez de caresses pour me le faire croire. Après le vin elle apporta sur la table une grosse bouteille d'eau de vie, elle m'en versa amoureusement un grand verre que j'avalai sans façon; ensuite elle me proposa..... attendez, Seigneur, je crois, ma foi, que j'en bus deux; et bois-en

six, reprit le Roi, et finis, si tu peux, ton histoire. Oh! oh! comme vous y allez, Seigneur, l'eau-de-vie ne se boit pas si vîte, elle monte à la tête; j'en suis à demi-ivre d'en avoir bu seulement deux verres, et vous voudriez, qu'après tout le vin que j'avais dans le corps, j'allasse encore boire une bouteille d'eau-de-vie; non, Seigneur, je n'en ferai rien, quand même le Roi de France m'en prierait à genoux: mais revenons à nos moutons: tant y a que la coutelière me voyant bien conditionné, m'a fait entendre qu'un petit Bossu, qui était entré chez elle pour y acheter quelqu'ouvrage de coutellerie, était mort subitement dans sa boutique, et qu'appréhendant qu'on ne l'accusât de l'avoir tué, elle me donnerait les quatre écus d'or qu'elle m'avait promis, si je voulais l'aller porter dans la Seine. Je n'avais pas tant bu, que je ne voulusse être sûr de la récompense; j'ai demandé deux écus d'or pour arrhes, elle me les a donnés; j'ai mis le Bossu dans un sac, j'ai exécuté ses ordres; et je venais recevoir le reste de mon salaire, lorsqu'elle m'a fait voir le même Bossu. Je vous laisse à penser, Seigneur, quelle a été ma surprise: je l'ai remis dans le sac: je l'ai une seconde fois porté sur le pont, et choisissant l'endroit le plus rapide de la Seine, je lui ai jeté; et je revenais chez la coutelière lorsque j'ai encore rencontré le maudit Bossu avec une lanterne à la main, et qui feignait d'être ivre; je me suis lassé de tant de plaisanteries: je l'ai brusquement saisi au corps, et le faisant entrer malgré lui dans mon sac dont j'ai lié l'ouverture, je l'ai jeté pour la troisième fois dans la Seine, comptant que le sac dans lequel il était, l'empêcherait d'en revenir; de retour chez la coutelière, je lui appris la rencontre du Bossu en vie, et de quelle manière je m'en était défait; mais au-lieu de me donner les deux écus d'or que j'attendais d'elle, elle feint de s'arracher les cheveux

de désespoir, et m'a menacé du Prévôt; en me disant que j'avais noyé son mari : je me suis moqué de ses larmes, j'ai voulu être payé : j'ai fait du bruit; les voisins sont venus à ces cris, je me suis sauvé : et je revenais chez moi fort triste, lorsque vous m'avez contraint, Seigneur, de prendre ce sac sur ma tête, et de l'apporter jusqu'ici.

Vous pouvez maintenant, Seigneur : poursuivit le porte-faix, deviner facilement le sujet de ma frayeur, lorsqu'en arrivant en ces lieux, je me suis trouvé chargé du même Bossu que j'ai déjà jeté trois fois dans la Seine, et que j'en ai vu encore deux autres qui lui ressemblent si fort, que l'on ne peut les distinguer que par leurs habits.

Quoique le Roi ne pût pénétrer le fond de cette aventure, il prit un plaisir extrême au récit du porte-faix. Ensuite ayant examiné de plus près les trois Bossus, il crut apercevoir en eux quelques signes de vie, et ordonna promptement que l'on fit venir un médecin. Il arriva un moment après; et reconnaissant que Pierre et Jean rejetaient parmi l'eau qu'ils avaient avalés une grande quantité d'eau-de-vie, il se douta, comme il était vrai, que leur ivresse les avait fait croire mort : pour Jérôme la seule privation d'air l'avait presque suffoqué, mais sitôt qu'il eut la tête hors du sac, il revint peu-à-peu, de sorte qu'au bout d'une demi heure ses frères et lui se trouvèrent hors de danger.

Jamais on a été si étonné que le fut Jérôme à la vue de ses frères, qui étaient couchés sur des sofas : il ouvrit des grands yeux et ne pouvant comprendre comment il se trouvait avec eux dans un lieu inconnu, il se laissa désabiller sans dire une seule parole, pendant qu'on fesait la même chose à Pierre et à Jean.

Le Roi après avoir fait porter les trois Bossus dans trois chambres différentes, les fit mettre au

fit et enfermer ſous la clef. Il renvoya enſuite le pêcheur, et ayant ordonné au Miniſtre de retenir le porte-faix et de lui faire toutes ſortes de bons traitements, il ſe prépara à ſe donner du plaiſir aux dépens des Boſſus et de la coutelière, qu'il envoya arrêter le lendemain à la pointe du jour.

Pour avoir un divertiſſement complet, le Miniſtre fit faire pendant la nuit deux habits tous pareils à celui qu'avait Jérôme, lorſque le porte-faix l'avait jeté dans la Seine : il en fit revêtir Pierre et Jean, dont l'ivreſſe était entièrement diſſipée, et ſe trouvant tous trois habillés d'une manière uniforme, il les fit cacher derrière trois portes différentes, qui répondaient dans un salon magnifique du palais, et donna des ordres pour les faire paraître quand il ferait un certain ſignal.

Le Miniſtre, qui avec le porte-faix et pluſieurs gardes, avaient été arrêter la coutelière dès le grand matin, la fit conduire dans le ſalon où le Roi était déjà ſur ſon trône. Il l'interrogea ſur ce qui s'était paſſé entr'elle et le porte-faix; elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé, ſans rien déguiſer de la vérité, et lui témoigna beaucoup de regrets de la perte de son mari. Mais, lui dit le Roi, n'eſt-ce point une hiſtoire faite à plaiſir que tu me racontes ? Comment eſt-il poſſible que ces trois Boſſus ſe reſſemblent ſi fort, que le porte-faix s'y ſoit mépris ? Ah ! Seigneur, reprit Marceline, il était à moitié ivre quand je lui donnai cette commiſſion, et de plus, mon mari et ſes frères étaient en tout ſi ſemblables, que s'ils avaient été tous trois vêtus de même, je n'aurais peut-être pas pu moi-même le diſtinguer. Cela ſerait fort plaiſant, dit alors le Roi en frappant des mains, et je veux être témoin d'une pareille reconnaiſſance.

C'était le ſignal qu'avait donné le Roi pour faire paraître les Boſſus. On leva en ce moment les por-

tières, et la coutelière pensa mourir de frayeur à cette vue : O ciel ! s'écria-t-elle, quel prodige est ceci ! Depuis quand voit-on les morts ressusciter ? Est-ce une illusion, Seigneur, et mes yeux sont-ils de sûrs garants de ce que je vois ? Tu ne te trompes pas, répliqua le Roi ; de ces trois Bossus l'un est ton mari, et les deux autres sont ses frères ; c'est à toi à reconnaître celui qui t'appartient : regarde-les bien tous trois, mais je leur défends, sous peine de la vie, de parler ni de faire aucun signe.

La coutelière étonnée au dernier point les examina l'un après l'autre : elle ne put jamais distinguer son mari ; et le Roi, qui s'y méprenait pareillement, ordonna alors à celui des trois qui était Jérôme, de venir embrasser sa femme. Il fut extrêmement surpris de voir les trois Bossus sauter dans le même moment au cou de la coutelière, et chacun d'eux assurer qu'il était son mari.

Pierre et Jean n'ignoraient pas qu'ils étaient en la présence du Roi de France ; mais quelque respect qu'ils lui dussent ; ils ne crurent pas pouvoir mieux se venger de Jérôme, qu'en se faisant passer pour lui ; et ce dernier eut beau se mettre en colère, ses deux frères s'obstinèrent à lui voler son nom.

Le Roi ne pouvait s'empêcher de rire à cette plaisante contestation des trois Bossus, mais ayant enfin pris son sérieux : il n'y aurait peut-être pas tant de presse parmi vous à vouloir être Jérôme leur dit-il, si vous saviez que je ne veux le connaître, qu'afin de lui faire donner mille coups de bâton pour la dureté qu'il a eue envers ses frères, et pour les défenses qu'il avait faites à sa femme de les recevoir chez lui en son absence.

Le Roi prononça ces paroles d'un ton si sévère en apparence, que Pierre et Jean crurent

devoir cesser leur jeu; si cela est ainsi, Seigneur, dit chacun d'eux séparément, nous ne sommes plus ce que nous ne feignions d'être que pour punir notre frère de ses mauvais traitements : s'il y a des coups à recevoir, qu'il les reçoive seul, il les mérite : pour nous, Seigneur, nous implorons votre générosité et nous espérons de votre auguste Majesté, de devant laquelle personne ne s'est jamais retiré mécontent, qu'elle aura la bonté de soulager notre extrême misère.

Le Roi en ce moment jeta la vue sur Jérôme, il le vit dans une étrange confusion. Hé bien, qu'as-tu à répondre, lui dit-il ? Puissant Roi des Rois, répliqua ce Bossu, le visage prosterné contre terre, quelque punition que je doive attendre de votre justice : je n'en suis pas moins le mari de cette coutelière ; mon crime est d'autant plus grand, qu'étant la seule cause du bannissement de mes frères de la ville de Besançon pour un meurtre dont notre parfaite ressemblance empêcha de connaître l'auteur, je devais les faire participants de ma fortune, comme ils l'ont été de mes malheurs ; mais si un repentir sincère peut obtenir ma grace, j'offre du meilleur de mon cœur de partager avec eux tous les biens que j'ai acquis avec peine depuis que je suis à Paris, et j'espère que votre Majesté me pardonnera mon ingratitude en faveur du regret que j'ai de l'avoir commise.

Le Roi qui n'avait nulle intention de faire maltraiter Jérôme, fut très-content de le voir dans cette disposition : il lui fit grace, et voulant que Pierre et Jean, pour le plaisir qu'ils lui avaient donné, ressentissent les effets de sa libéralité, il fit publier dans Paris, que s'il y avait quelques filles qui voulussent épouser ces deux Bossus, il leur donnerait à chacune dix mille pièces d'or. Il s'en trouva plus de vingt qui s'estimèrent heureuses d'avoir une

dot si considérable ; mais Pierre et Jean ayant choisi dans ce nombre celles qu'ils crurent leur mieux convenir, ils reçurent encore du Roi vingt mille écus d'or, qu'ils mirent en société avec Jérôme, et ces trois frères passèrent tranquillement le reste de leurs jours sous la protection du Roi, qui fit tant de bien au porte-faix, qu'il vécu à son aise depuis ce temps sans avoir besoin de continuer son métier.

FIN.

